



**JULI ZEH**

**COEURS VIDES**

*ACTES SUD*

## DU MÊME AUTEUR

*LAIGLE ET L'ANGE*, Belfond, 2004 ; 10/18 n° 4001.

*LA FILLE SANS QUALITÉS*, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 912.

*L'ULTIME QUESTION*, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1206.

*CORPUS DELICTI*, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1375.

*ATTEINTE À LA LIBERTÉ*, essai, Actes Sud, 2010.

*LE PAYS DES HOMMES*, Actes Sud Junior, 2010.

*DÉCOMPRESSION*, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1640.

*BRANDEBOURG*, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1802.

*NOUVEL AN*, Actes Sud, 2019.

Ce livre a reçu une aide à la traduction du Goethe-Institut.



Cet ouvrage a été traduit avec le soutien de la fondation Kunststiftung NRW dans le cadre d'un séjour de travail au Europäischen-Übersetzer Kollegium de Straelen.

Titre original :

*Leere Herzen*

Éditeur original :

© Luchterhand Literaturverlag, a division of Verlagsgruppe Random House GmbH,  
Munich, Allemagne, 2017

Illustration de couverture : © Depositphotos, 2022

© ACTES SUD, 2022  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-16510-9

JULI ZEH

# Cœurs vides

roman traduit de l'allemand  
par Rose Labourie

*ACTES SUD*



*Voilà. Ça, c'est vous.*



*Full hands, empty hearts,  
It's a suicide world,  
Baby.*

MOLLY RICHTER, *Empty Hearts*,  
tiré de son premier album, 2025.





Knut et Janina arrivent à dix-sept heures.

Il fait un temps splendide. Depuis quelques jours, le soleil est d'une vivacité dont on l'aurait à peine cru capable après un hiver typique de Brunswick et des semaines de printemps bruineuses. Comme une gaze jaune pâle, la lumière se dépose sur les surfaces lisses des meubles, fait scintiller les verres sur la table, s'infiltrer jusque dans les derniers recoins sans poussière. Sous la houlette de Britta, Henry, un jeune homme originaire du Laos, vient faire briller l'appartement trois fois par semaine. Malheureusement, il reste toujours quelques traces sur les baies vitrées.

Avec les enfants, les journées ont changé de rythme. Avant, on se retrouvait à la tombée de la nuit pour prendre un premier apéritif, et pas en plein jour pour dîner. Mais c'est normal, c'est pareil pour tout le monde, toute l'armée des parents d'enfant unique. Fut un temps où Britta travaillait jusqu'à minuit, dormait jusqu'à midi, et avalait son premier aliment solide de la journée en début d'après-midi, généralement un sandwich apporté au cabinet par Babak, qui n'est pas non plus du matin. Mais bébé Vera a mis fin à tout ça il y a sept ans. Parfois, Britta ressent encore un léger vertige, comme un frisson d'effroi, symptôme d'un jet-lag existentiel.

— Putain, ça ne tient pas ! s'écrie Richard dans la cuisine sans s'adresser à personne en particulier.

Dans l'entrée, Britta prend la bouteille de vin rouge que Knut a apportée – une gentille attention, même si leur cave est pleine d'edwards, un cabernet chilien de 2020 qu'ils apprécient bien et qu'ils ont l'habitude de boire. À l'occasion, ils offriront à d'autres la bouteille de rioja avec son ruban autour du goulot.

— *Sticky fingers*. (Hilare, Richard brandit ses mains poisseuses en l'air et offre son coude aux invités pour les saluer.) J'ai suivi la recette à la lettre. Et pourtant, mon truc ressemble à du compost.

Des lambeaux d'algues et des petits tas de riz collant gisent devant lui, victimes de ses tentatives de roulage. Richard s'est mis en tête de faire lui-même les sushis pour ce soir, et Britta reste en dehors de ce genre d'initiatives. La cuisine est le royaume de Richard. Britta fera la conversation aux invités et veillera à ce que les enfants aient quelque chose à se mettre sous la dent vers dix-neuf heures, peu importe quoi.

— Hé, ça a l'air dément, lance Knut, on va manger ça à la cuillère directement sur ton plan de travail en granit.

C'est du béton poli, mais Britta ne dit rien. Knut est une chiffé molle, et ce n'est pas non plus une flèche, mais Britta aime sa bonne humeur et le fait que sa fille Cora s'entende à merveille avec Vera. Janina et Britta ont fait connaissance il y a sept ans, aux bébés nageurs, chacune avec un petit paquet hurlant dans les bras, avant de se retrouver régulièrement, au cours de ces longs après-midi qui n'en finissaient pas, d'abord pour se conter leurs malheurs, puis pour profiter de deux heures de paix au bord d'un terrain de jeux, pendant que les filles s'occupaient ensemble. Leur amitié de toboggans et de balançoires a même survécu à leur choix de prendre des écoles

différentes. Tandis que la fille de Knut et de Janina va dans un établissement privé à horaires aménagés où le piano est obligatoire et le smartphone interdit, Vera suit tranquillement le cursus traditionnel type Silicon Valley. Cora s'entraîne à jouer *Une souris verte* au xylophone, Vera vient de développer son premier programme informatique, avec un poisson qui nage à travers l'écran et mord à l'hameçon quand on plonge sa canne à pêche dans l'eau.

Alors que les deux filles ont déjà disparu dans la chambre de Vera, les adultes sont encore en train de faire le pied de grue, passage obligatoire de toutes les soirées. On reste adossé contre un chambranle ou appuyé à deux mains sur le dossier d'une chaise en se riant au nez jusqu'à ce que tout le monde soit enfin assez détendu pour poser ses fesses. La maison de Britta a beau disposer d'une généreuse pièce à vivre avec une grande baie vitrée, les gens s'entassent systématiquement dans la cuisine et s'obstinent à s'asseoir à la table trop petite du petit-déjeuner. Britta a renoncé à vouloir lutter contre.

Elle tend l'oreille vers la chambre au bout du couloir, jusqu'à entendre les bruits habituels de méga-Melanie. Les filles sont folles du méga-mall de Vera, un monstre de plastique à plusieurs étages équipé du wi-fi, de différents écrans et d'une bande-son programmable. À chacune de ses visites, Cora apporte quelques-uns de ses Glotzis, petits aliens duveteux avec trois gros yeux qui font fureur en ce moment. Ils sont à l'initiative d'une offensive élaborée menée par Mars contre le méga-mall, laquelle doit être contrée par méga-Melanie, méga-Martin et leurs méga-amis. En général, après quelques péripéties, le méga-commando spécial se met à tirer frénétiquement dans tous les sens, tuant non seulement les Glotzis, mais également l'intégralité des clients du

méga-mall. On entend alors depuis la chambre une musique dramatique et deux voix qui s'écrient : "Dommages collatéraux !"

Pendant que l'edwards respire dans le décanteur, Britta ouvre la porte du frigo et savoure quelques instants la vue des aliments parfaitement présentés. Une motte de beurre dans un beurrier en verre. Des saucisses végétariennes, deux aubergines, trois tomates, un pot de lait. Elle sort deux bières différentes et tend à Richard et à Knut la marque que chacun préfère. Pour Janina et elle, elle débouche une bouteille de prosecco.

— Comment s'est passée la visite ?

— Un rêve.

Janina trinque sans boire et repose son verre pour arranger son chignon blond. Avec sa robe à fleurs et sa coiffure romantique, c'est à peu de chose près l'antithèse de Britta, dont les cheveux clairs sont lisses et coupés au menton, et qui est adepte des pantalons simples, gris ou bleu marine, avec des hauts dont seuls les connaisseurs devinent le prix. Pourtant, Janina fait plaisir à voir. Elle a eu sa fille au début de la vingtaine, une tendance qui fait son retour ces derniers temps et, parfois, Britta a l'impression que la jeune femme ne vient pas seulement d'une autre décennie, mais d'une planète inconnue. Janina sait tirer parti de ce qu'elle a – qu'il s'agisse de ses vêtements ou de ses cheveux, de son minuscule appartement, de sa famille ou de ses rêves de petite fille. Depuis quelques semaines, Knut et elle cherchent une maison à la campagne, ce que Britta n'est pas sans trouver absurde. De son côté, elle a compris il y a quinze ans que la grande ville était hors course et que la province n'était pas un remède à la folie furieuse des métropoles, car on ne guérit pas un mal par son contraire. Le  $\text{xxi}^{\text{e}}$  siècle est celui des villes moyennes, moyennement grosses,

moyennement importantes, où le pragmatisme règne en maître. On y trouve de tout sans y manquer de rien, les logements sont abordables, les rues larges, et l'architecture vous garantit la paix.

Il y a des années de ça, alors que leurs amis en étaient encore à retaper de vieilles fermes dans le Brandebourg et cultiver des tomates bios, Britta a utilisé les premières rentrées d'argent du Pont pour faire l'acquisition d'une maison à Brunswick. Un cube de béton tout vitré dans un quartier résidentiel calme – fonctionnel, spacieux, facile à nettoyer, à l'image de Brunswick lui-même, des lignes droites, des surfaces lisses, sans l'ombre d'un doute. Tellement pensé que chaque meuble avait sa place assignée. Avec une cave, une chambre d'enfant et une chambre d'ami, des toilettes et des rangements en quantité suffisante, un jardin facile d'entretien et un électroménager intégré qui, par la domotique, régule la température des pièces, prépare le café à heures fixes et émet un signal d'alarme quand le frigo reste ouvert. À sa manière, Britta aime sa maison. De nos jours, quand on n'est pas d'humeur à se raconter des histoires, mieux vaut aimer le béton poli.

— Sincèrement. Je crois qu'on a trouvé notre bonheur.

Janina lève son verre de prosecco pour trinquer et, cette fois, elle boit. Britta est fascinée par l'enthousiasme de son amie. Janina aime les vieilles portes en bois à la peinture écaillée, les brouettes garnies de fleurs de toutes les couleurs, et les peaux de mouton devant la cheminée. Un anachronisme criant. Refus total de voir que les choses ont changé.

— Les personnes âgées à qui elle appartient viennent de déménager. Pour eux, c'est un crève-cœur de quitter cette maison. Ils y ont passé toute leur vie.

— Alors pourquoi ils veulent vendre ?

— Ce n'est pas qu'ils veulent, ils n'ont pas le choix. Quand on vieillit, les prestations laissent à désirer dans ce genre d'endroits.

— Personnes âgées ? Sécurité. (Richard a désormais devant lui trois rouleaux de makis à moitié terminés, incurvés comme des crottes de chien.) De quoi vous parlez ? D'immobilier palliatif ?

Britta éclate de rire. Elle aime la repartie de Richard, et elle aime rire des projets d'achat de Janina.

— Avouez-le, c'est une vieille bicoque croulante, dit-elle. Je parie qu'il y a des poêles à bois et des matelas en paille, et que pour avoir de l'eau chaude, il faut mettre une bouilloire sur le feu. Que le ménage est impossible à faire, parce que la poussière pleut du plafond. Et qu'il y a des araignées géantes planquées dans tous les coins.

— C'est à peu près ça, répond Knut en riant de bon cœur.

— Okaaaaay, lance Richard en étirant le mot l'air de dire : "Chacun son truc."

— Cette maison est un rêve, répète Janina. Il faut que vous veniez la voir avec nous. Cora est sous le charme. Imaginez un peu : là-bas, elle pourrait avoir un cheval.

— Il y a des chevaux chez Manufactum ? demande Richard.

— Sérieusement, c'est pile ce qu'on veut. Pas de domotique, parquet, enduit à l'argile. Grand jardin avec de vieux arbres. On vous invitera à faire des feux de camp.

— En combinaison intégrale contre les tiques, répond Britta. Et le prix ?

Janina fait une grimace de souffrance un peu exagérée.

— Trop cher, dit Knut. Mais on a décidé de ne pas y penser.

— Une stratégie financière de haut vol, plaisante Richard qui est en train de diviser le riz en portions pour les nigiris – il commence à reprendre le dessus.

Toutes les personnes présentes savent que Knut et Janina n'ont pas les moyens de s'acheter une cabane de jardin, encore moins une maison, quand bien même la politique de taux d'intérêt négatifs serait prolongée jusqu'à la fin des temps. Knut attend encore de percer comme auteur de théâtre, et la start-up de Janina, qui s'appelle La Machine à écrire et propose des services de secrétariat pour écrivains, peintres et autres artistes indépendants, pâtit du fait que les clients ne roulent pas plus sur l'or que Knut et Janina. Malgré tout, ils auraient de quoi vivre modestement tous les trois, à supposer que Knut finisse par toucher un peu d'argent, mais tout ça doit se développer, il faut du temps. L'obstination de Janina à vouloir acheter à la campagne dans ces conditions est aussi émouvante que courageuse. Britta décide d'oublier sa répugnance envers les paradis faits maison pour se déclarer prête à donner un coup de pouce financier au cas où la banque ferait des difficultés. Après tout, à bien y réfléchir, Janina est sa meilleure amie, et Britta a de l'argent à ne plus savoir qu'en faire. Grâce au Frexit, à Free Vlaanderen et à Catalunya First !, Le Pont a fait une bonne année, et il est plus que temps de recommencer à penser hygiène financière. Tout en remplissant les verres de prosecco et en ouvrant deux autres bières, Britta se promet d'en parler à Babak dès le lendemain.

Quand elle émerge de ses pensées, Richard a déjà confectionné seize petits pavés de riz. La conversation ne tourne plus autour des maisons, mais de l'actualité politique. Tandis que Knut est hypnotisé par l'écran de son portable, Britta se lève pour aller chercher un plat de pâtes de la veille et quelques saucisses végétariennes

dans le frigo. Elle ne connaît pas grand monde qui ne soit pas gêné de sortir son smartphone en public. Ceux qui le font sont soit salariés, soit partisans du CCC – le Comité des citoyens concernés. Knut a beau n'être ni l'un ni l'autre, il suit quand même les snaps de Regula Freyer et compagnie. Il y a quelques années, Babak a développé un programme pour hacker les applications préinstallées sur les portables. Il a refilé le tuyau à Britta et Richard, Knut n'en a pas voulu.

— Le CCC lance le cinquième pack d'efficience. (Knut regarde autour de lui, comme pour forcer chacune des personnes présentes à prendre tour à tour position.) Il n'y aura plus de commissions d'enquête, plus de conseils parlementaires, plus d'organes de contrôle au niveau national.

Janina se racle la gorge. Si ce bruit était censé inciter Knut à la retenue, il n'a soit pas entendu, soit pas compris.

— Est-ce qu'ils veulent en finir définitivement avec le fédéralisme ?

— Possible, répond Richard d'un ton détaché. Ces tarés du CCC sont capables de tout.

Britta les pousse doucement sur le côté, lui et ses nattes à sushis, pose le wok à induction sur la cuisinière, met un peu d'huile dedans avec les pâtes et, pendant que le tout réchauffe, coupe les saucisses végétariennes en petits morceaux.

— Tout le pays est en chantier.

— C'est pour ça qu'ils se sont présentés. Maintenant, fini les excès.

— C'est quoi, ces comités ? demande Janina.

— Cela dit, ils vont économiser une somme colossale. (Knut retourne à son portable.) C'est toujours des impôts en moins.



Britta ne croit pas que Knut ait jamais payé d'impôts de sa vie.

— Au fond, personne ne sait à quoi sert le fédéralisme, reprend Janina.

— Aucun de nous n'a voté CCC, intervient Richard. Alors de quoi on parle ?

— Du cinquième pack d'efficience, insiste Knut.

Britta commence à être agacée. Même si, pour des raisons professionnelles, elle est obligée de suivre l'actualité politique dans ses grandes lignes, elle estime que ce n'est pas un sujet à aborder en privé. Manifestement, Knut n'a pas compris que la politique est comme la météo : elle *est*, qu'on s'y intéresse ou non, et il n'y a que les idiots pour s'en plaindre. Britta se rappelle confusément une époque où les choses étaient différentes. Elle se revoit dans un isolement, en train de glisser son bulletin dans l'enveloppe, pleine de conviction. Elle se souvient qu'elle discutait avec les autres pour savoir qui voter et que la réponse comptait pour elle. Elle ne sait plus trop quand c'était – avant la crise des réfugiés, le Brexit et Trump, forcément, bien avant la deuxième crise financière et la percée fulgurante du CCC. En d'autres temps.

“Dommages collatéraux !” – les cris de joie proviennent de la chambre de Vera, avec en fond sonore la méga-musique qui cogne à plein volume dans le couloir.

— On se calme ! C'est bientôt l'heure de manger !  
crie Janina.

Britta ajoute la saucisse au wok, qui se met à grésiller. Elle mélange énergiquement et enclenche la hotte aspirante.

— Ça sent sacrément bon, dit Knut.

— Moi aussi, j'ai bientôt fini.

Richard ouvre des sachets sous vide de lamelles de poisson cru destinées à garnir ses pavés de riz. Sur la

table, les assiettes carrées sont prêtes, accompagnées de petits repose-baguettes en porcelaine et de coupelles de sauce soja, de gingembre mariné et de pâte de wasabi.

— Le truc dingue, c'est qu'on ne sait pas comment tout ça va se terminer, reprend Knut. Je veux dire, le CCC, ce n'est pas possible, clairement. Mais juste un exemple : qui aurait cru que des tarés comme Trump et Poutine mettraient fin à la guerre en Syrie ? On est en plein dans la post-vérité.

Britta déteste les expressions comme "post-vérité". Elles inondent les blogs et les médias à longueur d'année pour donner l'impression d'une analyse politique aux gens qui n'ont rien dans le crâne. Comme s'il y avait jamais eu une "vérité" politique. Mais quelle vérité ? L'absolutisme ? L'impérialisme ? Le nazisme, la guerre froide, l'éclatement de la Yougoslavie ou le 11-Septembre ? Britta veut des faits. Et le fait est que ces dernières années, personne ne sait plus quoi penser.

Voyant que Knut continue à scroller frénétiquement sur son smartphone, Britta met de la musique, histoire de clore la conversation une bonne fois pour toutes. La voix suave de Molly Richter emplit la pièce. La chanteuse est le phénomène de la saison. Douze ans, le crâne rasé, la silhouette et la dégaine d'un gamin des rues, et une voix à la Joséphine Baker.

*Full hands, empty hearts / It's a suicide world, Baby.*

Britta ouvre une boîte de tomates pelées pour en verser le contenu dans le wok. Le grésillement se transforme en gargouillement, les pâtes et les morceaux de saucisses rissolés sont noyés sous le liquide rouge. Du bout de sa cuillère en bois, Britta écrase les tomates jusqu'à ce que le mélange prenne une consistance pâteuse. Une briquette de crème transforme le rouge en rose brunâtre

et la bouillie en sauce. Les enfants appellent ça le goulasch de saucisse, ils adorent ce plat.

— Ça a l'air bon. (Posté à côté d'elle, Knut plonge une cuillère dans le wok pour goûter.) Miam.

— Les sushis sont prêts dans cinq minutes, dit Richard.

— Les sushis, c'est pour les yeux, et ça, c'est pour le ventre. (Knut tend une assiette carrée à Britta.) Beaucoup trop bon pour les enfants.

Elle échange un regard avec Richard, qui lève les yeux au ciel en souriant malgré tout, et sert une portion de goulasch à Knut. Janina apparaît avec deux autres assiettes, une pour elle, une pour Britta, prend des cuillères dans le tiroir et s'installe à table.

— Vera, Cora ! crie Richard. Vos parents vous ôtent les saucisses de la bouche !

— Alors, tout le monde est mort ? demande Janina en ébouriffant les cheveux des filles qui déboulent dans la cuisine avec méga-Melanie, méga-Martin et deux Glotzis sous le bras.

Elles les posent à côté de leurs assiettes avant de se jeter sur le goulasch de saucisse. Richard dispose les makis et les sashimis sur des planchettes en bois pour faire le service, le résultat est plus réussi que prévu, tout le monde applaudit, pousse des cris et lance : *"Arigato !"*, et ils mangent tout en même temps, les saucisses, les pâtes et le poisson cru. Britta se lève d'un coup sec parce qu'elle a oublié le vin, ils trinquent, l'edwards est à tomber, même s'il ne va ni avec les sushis ni avec le goulasch. L'humeur est au beau fixe, c'est une chouette soirée.

En dessert, il y a des fraises, une petite portion par personne, mais que Vera a cueillies de ses propres mains dans le jardin de la voisine. Britta remarque que Janina fait l'impasse sur le sucre et la crème fouettée, et elle sourit

intérieurement. Ça fait plaisir de voir que les problèmes sont plus ou moins équitablement répartis. Parfois, Britta se dit qu'elle est une mauvaise mère, parce qu'au fond d'elle elle préfère son travail à sa famille. En revanche, elle peut manger ce qu'elle veut.

À huit heures moins le quart, comme tous les soirs, Vera veut voir un épisode de sa série favorite sur Netflix. Un petit drone nommé Featherweight qui a échappé à son propriétaire aide une fillette à résoudre les problèmes de son quotidien.

Pendant que les filles regardent leur série, Knut et Janina commencent à les remercier et à lancer des idées d'invitation. Britta et Richard répètent qu'ils n'ont pas besoin d'aide pour ranger, que c'était une soirée super sympa, et qu'ils viendront dîner avec plaisir à l'occasion, ou autant se retrouver au parc pour un barbecue, car l'appartement de Knut et Janina n'est pas bien grand – et pas spécialement propre non plus, comme Britta le pense au fond d'elle.

— Waouh, un truc de fou ! s'exclame Vera dans le salon.

— Dommages collatéraux ! jubile Cora.

Elles ont l'air trop excitées pour que ce soit *Featherweight*. Britta traverse le couloir, les autres suivent.

Les filles ont activé le mode télé, ce qui fait partie des rares choses strictement interdites par Britta. La télévision, c'est non. Britta s'apprête à leur passer un savon, mais ce qu'elle voit à l'écran la coupe dans son élan. Le journal de vingt heures.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? souffle-t-elle – ou plutôt, s'entend-elle souffler, car ses lèvres ont bougé sans qu'elle y soit pour rien.

Les autres sont restés sur le pas de la porte et continuent à parler barbecue. Plantée au milieu de la pièce,

pile au centre de l'étoile qui orne le tapis, Britta regarde l'écran. Des images floues, une vidéo de quarante-cinq secondes, elle en a déjà loupé la moitié. Pourtant, elle comprend tout de suite de quoi il s'agit. Uniformes noirs, chefs d'opération qui parlent dans des émetteurs radio, hélicoptères en train de tourner, gaz lacrymogène, grenades assourdissantes, la totale. Sauf erreur de sa part, l'homme couché au sol porte une ceinture d'explosifs, mais les images sont de très mauvaise qualité, comme si elles étaient filmées de loin et avec un téléphone portable.

Les genoux de Britta flageolent, elle se laisse tomber dans un fauteuil. Les filles font les folles sur le canapé, Richard crie : "Éteignez-moi immédiatement cette fichue télé !", Janina : "Maintenant, on s'en va !" Knut s'est avancé à son tour devant l'écran, il regarde la présentatrice – le grand show de vingt heures, avec brushing et tailleur aux couleurs acidulées, c'est fou qu'on en soit toujours là, que tout continue pareil, comme si rien n'avait changé au cours des vingt dernières années. Attentat terroriste, dit la présentatrice. Aéroport de Leipzig, zone cargo, déjoué *in extremis*. Un homme mort, l'autre en garde à vue. Pas de revendications pour le moment, enquête en cours, embargo médiatique. Britta a l'impression d'être dans un film fantastique. La dame va enlever son masque et se transformer en Featherweight – c'est en tout cas ce qu'espère Britta.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demande Knut.

Le journal est passé au sujet suivant, il s'agit d'une nouvelle plante génétiquement modifiée qui doit être brevetée, à mi-chemin entre le maïs et la courge, à la taille et aux capacités nutritives exceptionnelles, peut-être la fin de la famine dans le Tiers Monde, comme l'affirment les porte-paroles du gouvernement et de Google dans une conférence de presse commune.

— Ah, rien.

— Ils tiraient dans tous les sens, tellement cool, les types en noir avec leurs fusées éclairantes et leurs mufli-gènes et leurs fusils géants.

— Maman, c'était un commando spécial ? Ou les services sacrés ?

— Des fumigènes, dit Knut. Et les services secrets. Et tirer dans tous les sens, c'est pas cool.

Britta sort discrètement son smartphone de sa poche pour l'activer, mais quand elle se rend compte que Knut l'a vue faire, elle range aussitôt l'appareil.

— Qu'est-ce qu'il se passe, chérie ? demande Richard depuis le couloir. Un de tes patients ?

Richard et les autres le savent, il arrive qu'un client du Pont "fasse des bêtises", comme dit Britta. Dans ces cas-là, elle passe quelques jours à faire semblant d'être au fond du trou, pendant que tout le monde essaie de la consoler, lui répète que ce n'est pas sa faute et lui rappelle son excellent taux de guérison qui dépasse les quatre-vingt-dix pour cent. "Ce sont des êtres humains, c'est tout, dit Richard dans ces moments-là. Tu peux essayer de les aider, mais tout ne dépend pas de toi."

— C'est ce que j'ai cru au début, répond Britta. Mais je me suis trompée.

— Les enfants, on s'en va, lance Knut. Cora, où sont tes Glotzis ? Mets tes chaussures.

Ce qu'elle a véritablement vu, elle ne peut en parler à personne. À part Babak. Elle voudrait l'appeler maintenant. Lui demander les faits. Les coulisses de l'opération n'ont sans doute déjà plus de secrets pour lui. Et puis, elle a besoin de temps pour réfléchir, c'est urgent, sa tête est à deux doigts d'exploser.

À la place, elle doit dire au revoir aux invités et mettre Vera au lit. Ensuite, Richard voudra boire un dernier

verre de vin en débriefant la soirée avec Knut et Janina. Leurs projets d'achat de maison. Leurs boulots catastrophiques.

Dans la tête de Britta, les pensées font les montagnes russes, mais elle se ressaisit, se lève, sourit à Knut, prend dans ses bras Vera qui n'arrête pas de gigoter et qui, du haut de ses sept ans, pèse déjà son poids, pense : "Zone cargo, pourquoi zone cargo ?" et dit des choses comme : "Maintenant, ça suffit, pas de cirque, tu avais promis." Ils restent encore un peu plantés dans le couloir, le temps que Knut et Janina rassemblent leurs affaires, les remercient une troisième fois et disent au revoir, que Cora soit enfin habillée et que l'encombrante entité familiale ait franchi le pas de la porte. Qui aurait l'idée de commettre un attentat contre des bagages ? Tout ça parce qu'on y accède plus facilement ? Salut, salut – la voiture démarre, un tour à la station de lavage ne lui ferait pas de mal, ils agitent la main jusqu'à ce que leurs visiteurs aient disparu au coin de la rue.

Richard s'en va ranger la cuisine, Britta emmène Vera à la salle de bains. Chaque fois qu'ils ont de la visite, Britta est prise de l'envie frénétique de nettoyer sur-le-champ toute la maison. Pour se calmer, elle se dit que Henry viendra demain, que tout est organisé, tout est prévu. En voyant son visage dans le miroir, elle commence à avoir mal au cœur.

Pas maintenant, pense-t-elle, par pitié, et la nausée passe.

Comment se fait-il que les forces de l'ordre aient été instantanément sur place, et avec des effectifs aussi importants ? Qui filmait et qui a transmis les images à la presse ? Pourquoi l'un des deux hommes a-t-il survécu ?

Elle est en train de négocier avec Vera le nombre de minutes de brossage de dents quand son téléphone sonne.

Numéro caché. Elle prend l'appel en se répétant de baisser la voix. La salle de bains et la cuisine sont côte à côte, Richard entend tout.

— Bonsoir, dit-elle.

— C'est qui ? lance Richard de l'autre côté du mur.

— Babak ! répond-elle sur le même ton.

— Dis-lui bonjour de ma part !

— Surtout, reste calme, dit Babak.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Trouvé quoi ? demande Vera, la bouche pleine de mousse de dentifrice.

— Laisse-moi parler une minute avec Babak, répond Britta. C'est pour le travail.

— On ne va pas parler maintenant, dit Babak. J'appelle pour te dire de garder ton sang-froid. À tous les coups, ça n'a aucun rapport avec nous.

— Tu n'as pas vu que...

— Si, j'ai peut-être vu une ceinture, je ne suis pas sûr. Les informations que j'ai trouvées ne sont pas claires. Reste calme, profite de ta soirée en famille, ne va pas sur internet. Tout comme d'habitude. Ça marche ? On en parle demain.

— Ça marche.

— À demain.

“C'est bon, j'ai assez frotté.” Vera recrache la mousse, court à la cuisine. “Bonne nuit, papa ! Bisou !” Et elle file dans sa chambre au bout du couloir. Britta la suit à pas lents, elle respire à fond, sent le professionnalisme revenir en elle, l'effet est aussi agréable que celui d'une drogue légère. Dans la cuisine, Richard a remis la musique, elle entend la voix de Molly à travers le mur. *Full hands, empty hearts / It's a suicide world, Baby.*



Le lendemain, le soleil brille encore, un ciel propre comme un sou neuf, avec des petits nuages immaculés accrochés dessus. En prime, une brise légère, exceptionnellement douce dès le matin. Comme c'est Richard qui conduit Vera à l'école aujourd'hui, Britta va au travail à vélo. Elle appuie le moins possible sur les pédales, fait des zigzags à travers le quartier, regarde dans les jardins par-dessus les barrières et les haies, salue au passage un voisin qui a décidé de profiter du revenu de base universel pour tondre son gazon et tailler ses arbres. Lehn-dorf est un coin tranquille, maisons individuelles ou partagées, construit par les nazis, idéal pour les enfants, aussi laid et fonctionnel que le reste de la ville. Comme elle n'a pas beaucoup dormi et qu'elle a attendu toute la nuit de parler enfin à Babak, Britta se force à ne pas aller trop vite. Contrôle mental, maîtrise de soi.

En passant sous l'autoroute, elle accélère un peu pour profiter de ces grandes artères, bien droites et flanquées de généreux trottoirs, comme faites pour les défilés de chars. Dans le centre-ville, les rues sont encore humides à cause des canons à eau des brigades de nettoyage. Certains jours, Britta aime Brunswick comme si elle l'avait inventé elle-même. La pompe massive des bâtiments d'apparat totalitaires aux airs de châteaux, alors que ce

sont de simples centres commerciaux. L'hôtel Deutsches Haus où elle loge parfois des clients et dont les couloirs sentent le socialisme. L'absence de charme de cette ville, conséquence du refus de toute esthétique au profit des règles de sécurité routière. Tout ça est un soulagement comparé à la pluralité claustrophobique des métropoles. Britta a passé son bac dans les années 2000, alors que Berlin avait encore plus ou moins le vent en poupe et, déjà, la capitale ne lui disait rien. Même les spots publicitaires montraient des jeunes mal rasés habitant le quartier de Prenzlauer Berg\*. Britta était partie à Leipzig pour étudier, puis à Brunswick pour travailler et, désormais, la tendance lui donne raison. Les indépendants quittent Prenzlauer Berg en masse pour aller s'installer dans les villes moyennes détruites par la guerre et rebâties sous le signe du rationalisme – fonction, construction et forme.

En attendant au feu pour vélos, Britta lit les gros titres sur les écrans suspendus aux pylônes de régulation du trafic.

*Le beau temps s'installe – Le cinquième pack d'efficience en route pour le Reichstag – La miche sésame et épeautre élue pain de l'année – Regula Freyer en visite en Chine.*

Si Brunswick convient si bien à Britta, c'est parce qu'ici on vit sa vie sans se soucier du reste du monde. Normalité raisonnée, discrétion et système D. Britta aspire à la tranquillité pour elle et pour sa famille, elle veut faire son travail, assumer ses obligations, mais seulement pour les choses qui sont à sa portée. Pourquoi devrait-elle se sentir responsable de celles qui ne le sont pas ? De nos jours, personne ne sait plus pour ni contre quoi être. C'est vrai, le CCC supprime tous les acquis démocratiques les uns après les autres. Et pourtant, les

\* Quartier branché de Berlin. (N.d.É.)

gens vont bien, peut-être même mieux qu'avant. Au moment de l'arrivée de Trump au pouvoir, on ne parlait que du déclin de l'Occident, et voilà qu'après avoir fraternisé avec Poutine, le nouveau président des États-Unis a accessoirement mis fin à la guerre en Syrie. En faisant obstacle à la politique de colonisation israélienne, l'isolationnisme américain a entraîné sans le vouloir la solution à deux États et la signature d'un traité de paix entre Israël et la Palestine. La guerre économique entre l'Europe et les États-Unis a transformé le Proche-Orient en marché lucratif pour les produits américains, et toute la région est florissante. Du jour au lendemain, le terrorisme islamiste n'était plus un problème international, et après avoir été la hantise du monde occidental, Daech n'est désormais rien de plus qu'une poignée de chefs de guerre décadents.

À l'heure actuelle, les gens ont renoncé aux spéculations politiques. Ils suivent leur petit bonhomme de chemin en faisant l'autruche, parce que dans un monde où il n'est plus possible de cracher sur un type comme Trump, ils ne savent pas quoi faire de mieux.

Britta ne se fait pas d'illusions. Elle ne prétend pas comprendre les évolutions et ne joue pas à la plus maligne. Elle habite une maison propre dans une ville propre et est à la tête d'une entreprise propre. C'est sa pierre à l'édifice. Un jour, il y a longtemps, avant la fondation du Pont, elle a lu une phrase qui l'a marquée : *La morale est le devoir des faibles – aux forts la liberté.*

À l'approche de la gare centrale, elle sent son cœur s'emballer. Depuis la veille au soir, elle lutte contre l'envie de sortir son smartphone pour chercher des informations supplémentaires. À la place, au petit-déjeuner, elle a attrapé le *Braunschweiger Zeitung*, le quotidien régional qui continue à être imprimé en tirage limité

pour les nostalgiques ironiques comme Richard, et à la page 3, elle a trouvé un entrefilet sur les événements de Leipzig, glissé entre deux articles juste avant le bouclage. Elle connaissait déjà la photo pour l'avoir vue au journal télévisé : des uniformes noirs dans un hangar, une ombre oblongue au sol. Le texte n'en disait pas plus que l'image. La veille au soir, deux terroristes présumés s'étaient introduits dans le terminal de fret de l'aéroport de Leipzig, avec une substance potentiellement explosive sur eux. À la suite des informations fournies par une source anonyme, les autorités avaient pu intervenir et empêcher le pire. Un homme avait été abattu, l'autre placé en garde à vue. Selon Wagenknecht, la ministre de l'Intérieur, l'Allemagne se trouvait encore et toujours dans la ligne de mire des terroristes, il fallait redoubler de vigilance sans céder à la panique. On continuait à faire le maximum pour assurer la sécurité de la population. Ainsi, en plus de réformer le fédéralisme, le cinquième pack d'efficience élargissait les compétences de la police et des services secrets.

En descendant la Kurt-Schumacher-Straße à fond de train, Britta lève la tête pour profiter du vent qui caresse ses cheveux. Elle est reconnaissante à sa mère de lui avoir légué cette chevelure, épaisse, lisse, blonde comme les blés, parfaite pour les coupes courtes qu'il suffit d'ébouriffer pour être à son avantage. Des cheveux qui n'ont pas besoin d'être coiffés, des chemises qui n'ont pas besoin d'être défroissées, des aspirateurs qui n'ont pas besoin d'être passés – voilà le genre de choses qui plaisent à Britta. Comme un collègue qui reste debout toute la nuit pour lui faire un résumé des informations disponibles. Pour Britta, fonctionner est la loi suprême.

Les barres d'immeubles de la Kurt-Schumacher-Straße, au nord-ouest de la gare centrale, constituent un drôle

de quartier, propre mais sans charme. Des appartements empilés les uns sur les autres, du linge aux balcons, des locaux commerciaux au rez-de-chaussée, essentiellement des médecins d'origine arabe, des Nabil, Sahid et Djawad qui vous font passer des radios, vous massent, inspectent votre bouche, votre nez, vos oreilles, soignent vos caries et enlèvent vos grains de beauté. Un coin de grisaille idéalement situé. Un exemple de la ghettoïsation dont le CCC nie obstinément l'existence.

Entre deux barres se trouve un passage, une succession de bâtiments plats, gris et insignifiants, comme destinés à toutes les activités commerciales non rentables. Britta glisse son vélo dans un râtelier et ouvre une porte sur laquelle est affiché son nom : *Le Pont, Britta Söldner et Babak Hamwi*. En dessous, écrit en plus petit : *Cabinet de psychothérapie et psychologie des profondeurs appliquée, self-managing, life-coaching, ego-polishing* et autres concepts qui n'ont rien à voir avec ce qu'ils font vraiment. Dans le laboratoire dentaire d'en face, une jeune blonde à queue de cheval est assise à l'accueil, elle ne dit pas bonjour, ne bouge pas, garde les yeux rivés sur son écran. Chaque matin, Britta se demande si la petite est réelle.

À l'intérieur, ça sent le café – pas de trace de Babak.

À cause des immeubles alentour, il fait sombre dans le cabinet et, comme toujours, le plafonnier est allumé, des néons blafards dans des caissons rectangulaires qui diffusent une lueur crue et déprimante à toute heure et en toute saison. Les locaux du Pont sont particulièrement mal adaptés à un cabinet de thérapie, les vitres sont trop grandes, l'atmosphère trop glauque, un studio de tatouage y aurait été plus à sa place, un salon de toilette ou un énième magasin de fripes. Le sol est couvert de moquette marron, les occupants d'avant leur ont